

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 44.

JEUDI, 16 NOVEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures: Conflit turco-serbe; Un bateau pêcheur à Boulogne.—Bibliographie: Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite).—Un voyage en Yacht.—Calendrier de la Puissance du Canada.—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Nouvelles générales.—Variétés.—Enigmes, charades, etc.—Le Jeu de Dames.—Chronique de Québec, par Philiéas Huot.—Les Canadiens de l'Ouest: Antoine Leclerc, par Joseph Tassé (suite et fin).—Faits divers.—Poésie: Promenade de trois morts. Fantaisie, par Octave Crémazie (suite et fin).—Littérature canadienne: Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras: Un bateau pêcheur déchargeant sa cargaison de harengs à Boulogne; Serbes et Turcs ayant joué un rôle dans les derniers événements.

NOS GRAVURES

Conflit Turco-Serbe.—DIPLOMATES ET GÉNÉRAUX SERBES ET TURCS. —Après les nombreux événements diplomatiques et militaires qui viennent de se succéder depuis plus de deux mois au nord des Balkans, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui les traits des hommes d'État et des généraux serbes et turcs qui se sont trouvés mêlés à tous ces faits désormais acquis à l'histoire. Voici leurs noms avec quelques détails biographiques sur chacun d'eux:

SERBIE.—Le général *Tcherniaeff*, d'origine russe, a fait toutes les campagnes du Turkestan, et est surtout connu par la prise de Tackend dans le Kokhand. Sorti du service russe pour cause de mésintelligence avec ses chefs, il s'était établi notaire à Moscou, lorsque les événements d'Orient l'ont engagé à postuler pour entrer dans l'armée serbe, où il a été accueilli ce printemps dernier, et où il commande l'armée de la Morava depuis la déclaration de guerre. Point n'est besoin de faire ici l'éloge de ce brillant et intelligent général, dont le nom est si populaire chez les Slaves, et lequel, par son courage indomptable et son énergie, tient en échec les forces immenses de la Turquie à l'aide de milices sans organisation et à peine armées.

Le général *François Zach*, dont nous avons donné une assez longue biographie dans un précédent numéro, vient de mourir des suites d'une ancienne blessure. Sa perte a été vivement sentie par l'armée serbe, dont il était le doyen d'âge et le véritable organisateur.

Le colonel *Tikonir Nikolitch*, ministre de la guerre, a fait ses études militaires au collège de cadets de Belgrade. En 1857, le colonel Nikolitch, alors lieutenant d'artillerie, fut envoyé en mission à Liège pour venir recevoir des armes destinées à l'armée serbe, et suivit les manœuvres militaires du camp de Beverloo. C'est le type le mieux réussi du véritable soldat. Son courage, son esprit ouvert et sa bonhomie lui ont acquis les sympathies de tout le monde.

Le colonel *Miloïko Lèchanin*, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Ristich de 1875, commandait le corps d'armée du Timok. Écrasé par des forces supérieures, ce brave et malheureux officier fut obligé d'abandonner Zaitchar et la vallée du Timok. S'étant blessé en nettoyant son revolver, il a été forcé d'abandonner momentanément son commandement.

Le général *Ranko Alimpitch*, âgé de quarante-six ans, a été également directeur du collège d'artillerie de Belgrade, puis lieutenant-colonel dans l'armée régulière, et ministre des travaux publics: commande,

depuis la déclaration de guerre, l'armée de la Drina.

Le colonel *Nikiphore Jovanovitch*, élève du collège d'artillerie de Belgrade, a complété ses études en Europe, notamment en France, et est un officier du plus grand mérite.

Le colonel *Miloutine Jovanovitch*, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Tchoumitch, est une des intelligences les plus distinguées de la Serbie. Il connaît à fond la Turquie, où il a été chargé de plusieurs missions militaires.

Le lieutenant-colonel *Costa-Boutchoritch* est également un des meilleurs élèves de l'École militaire de Belgrade.

L'archimandrite *Dutchich*, commandant l'ancienne légion de volontaires de l'armée d'Ibar, est un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, aux traits offrant un remarquable assemblage d'une grande bonté jointe à une extrême énergie. D'origine herzégovinienne, il a déjà pris part à la première insurrection du Monténégro contre les Turcs, et est archimandrite (dignité religieuse qui vient immédiatement après celle d'évêque). M. Dutchich s'est, en ce moment, retiré à Belgrade, par suite d'une violente contusion reçue au genou gauche durant la bataille d'Iavor, le 8 août dernier.

M. *Jean Ristich*, ministre des affaires étrangères, est né en 1831, à Kraguevatz. Après de brillants services diplomatiques en France et en Orient, M. Ristich, tout jeune encore, fit apprécier ses brillantes capacités en obtenant, en 1867, l'évacuation de toutes les forteresses serbes, occupées jusqu'alors par les troupes turques. Lors de l'assassinat du prince Michel, il fut chargé de ramener de Paris le jeune prince Milan, alors âgé de quatorze ans, et forma, avec MM. Blasnavatz et Gravitovitch, le conseil de régence qui fonctionna jusqu'en 1872, époque de la majorité du prince Milan. A cette date, M. Ristich fut nommé au département des affaires étrangères, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour.

M. *Radivoï Milaïkoritch*, ministre de l'intérieur, est né en 1832, dans le district de Pojarevatz, et fit ses études de droit à Paris. A la mort du prince Michel, le conseil de régence l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur, qu'il échangea, un an après, contre la présidence du cabinet. M. Radivoï a fait également partie du ministère Ristich de l'an dernier, qui n'a duré qu'un mois; il y avait pris le portefeuille de la justice. C'est une intelligence politique très-remarquable et, de plus, un homme du monde dans la véritable acception du mot.

M. *Jephrem Grouitch*, ministre de l'intérieur, a également suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, où il a obtenu la licence. Partisan décidé de la famille Ohrenovitch, M. Grouitch prit une part des plus actives à la révolution de 1858, qui renversa le prince Alexandre Karageorgevitch et rappela le prince Milan. Après avoir exercé plusieurs fonctions importantes, M. Grouitch alla, en 1868, représenter la Serbie à Constantinople. Cet homme politique est un libéral avancé, mais il est par-dessus tout un champion zélé de la légalité, et les moyens révolutionnaires lui répugnent absolument.

TURQUIE. — Le *serdar-ekram Abd-ul-Kerim Pacha*, doyen des généraux turcs,

est le généralissime des armées ottomanes en Serbie. Il possède le grade de *muchir* depuis plus de vingt-cinq ans. Il a servi en Mésopotamie, à Diarbekir, à Erzeroum. Il a pris part à la guerre de Crimée et à celle du Monténégro, sous les ordres d'Omer-Pacha. Pendant les événements de Crète, Abd-ul-Kerim-Pacha commandait le corps d'observation formé en Thessalie. Tout dernièrement, il a contribué puissamment à la répression de l'insurrection bulgare, où ses troupes se sont signalées par de si atroces cruautés.

Derwich-Pacha, commandant le corps d'armée de Novi-Bazar, a la réputation d'un militaire résolu et fougueux. Il a assisté également à la guerre de Crimée et du Monténégro. C'est lui qui entra le premier avec son détachement à Cettigne, la capitale monténégrine. A cette occasion, il fut promu au grade de vezir. *Derwich-Pacha* était en dernier lieu gouverneur général de la Bosnie et de l'Herzégovine lorsque la révolte a éclaté dans ces provinces.

Ahmed-Mouktar-Pacha, commandant la division d'Herzégovine, est tout jeune encore. Il a servi comme officier de l'état-major dans la dernière campagne contre le Monténégro, et il a combattu ensuite sous les ordres de Redif-Pacha contre les Asayrs, au Yemen, où il s'est distingué. C'est durant cette campagne qu'il a été promu au grade de général de brigade. *Redif-Pacha* ayant été rappelé à Constantinople, *Mouktar-Pacha* fut nommé vally du Yemen et commandant des troupes de ce vilayet, avec le grade de vezir. Quelque temps après, il était appelé au commandement en chef des troupes de l'Herzégovine et de la Bosnie, poste qu'il occupe actuellement.

Suleiman-Pacha, commandant une des divisions du corps d'armée de Nisch, est élève de l'École militaire de Pancaldi. On se rappelle la part active qu'il a prise aux derniers événements de Constantinople, qui ont amené la déchéance de feu le sultan Abd-ul-Aziz. Immédiatement après l'avènement au trône du sultan Mourad, *Suleiman-Pacha* a été promu au grade de ferik et nommé commandant de la circonscription militaire de Béchtach. Lors de la déclaration de guerre, il y reçut le commandement de la division de Charkeuy.

Echerkiz-Abdy-Pacha, commandant en chef des volontaires tcherkess, est d'origine circassienne et un des plus anciens généraux de l'armée ottomane. Il a obtenu le grade de vezir à la fin de la guerre du Monténégro, à laquelle il avait pris une part active. Il a depuis occupé plusieurs postes, et a exercé entre autres fonctions celle de vally de Scutari d'Albanie, et de ministre de la police.

Mahmoud-Pacha, général de division, commandant de l'armée d'Albanie, est un renégat d'origine hongroise. Durant cette guerre, il a été totalement écrasé à Kutchi par les Monténégrins.

A ces portraits de généraux nous joignons ceux de:

Mithad-Pacha, président du Conseil d'État;

Kaiserli-Ahmed-Pacha, grand amiral et ministre de la marine;

Sarjet-Pacha, ministre des affaires étrangères;

Hussen-Avni-Pacha, ex-serasker, assassiné par Hassan-Bey;

Ruschid-Pacha, ex-ministre des affaires étrangères, lequel est également tombé sous les coups du même assassin.

Un bateau pêcheur à Boulogne.—Voilà bien des harengs frais! On les voit miroiter, étinceler sous les rayons du soleil. Ils glissent de dessous les pieds du matelot, comme de la pelle dont il se sert pour en remplir ses paniers. C'est un sable mouvant de nacre de perle. Si les poissons sont bien représentés, les mate-lots, les pêcheurs, les cordages, le pont ne le sont pas moins. Et sur le quai, l'on voit les coiffes des jolies marchandes de poisson, qui attendent leur panier de denrées pour s'en aller échanger ces poissons argentés contre des espèces sonnantes. La scène est complète et se comprend du premier coup d'œil. G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Les morts tragiques ou presque tragiques ont été fréquentes sous les règnes de Georges III et de Georges IV; la Parque fatale, comme auraient dit les anciens, tenait à jouer un rôle important dans la politique de cette époque.

C'est d'abord le ministre Perceval, assassiné dans le vestibule de la Chambre des Communes par Bellingham; c'est ensuite la princesse Charlotte, mourant avec l'héritier du trône à qui elle venait de donner le jour, ce qui détruisait les plus belles espérances de l'Angleterre; c'est le duc de Kent, mourant aussi lui presque subitement au moment où il se trouvait l'héritier présomptif, laissant la succession probable à une petite fille, la seule enfant de son tardif mariage; c'est la reine Caroline, dont nous venons de raconter la mort et les sanglantes funérailles; c'est, l'année suivante le suicide de Castlereagh, qui ne jouit point longtemps de son triomphe sur l'infortunée princesse; c'est quelques années plus tard, la mort de Canning, le rival et le successeur de Castlereagh, à l'apogée de sa gloire et de sa fortune quelques mois seulement après qu'il eut formé un ministère et atteint l'objet suprême de l'ambition d'un homme d'état; c'est enfin M. Huskisson, tué sur un chemin de fer par un accident isolé, comme il se rendait à une grande démonstration politique où il devait lutter contre son ancien collègue, le duc de Wellington, et former une nouvelle alliance avec Brougham et les whigs.

Tous ces funèbres événements s'échelonnent, il est vrai, sur un assez long espace de temps, de 1812 à 1830; mais chacun d'eux marque une crise politique, chacun d'eux est lié, comme cause ou comme conséquence, aux agitations de la vie publique.

Immédiatement après son voyage en Irlande, le roi, comme ne pouvant pas rester en place, partit pour le Hanovre, puis ensuite pour l'Écosse, où il eut à Edinbourg une splendide réception. Sir Walter Scott, l'historiographe de son couronnement, y figura.

(1) A journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV, by the late F. Charles Greville; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton et cie., 1873, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs d'un conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. Revue des Deux-Mondes, 1876.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS PAR JULES VERNE SECONDE PARTIE LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XI.—TRACES INQUIÉTANTES

Pendant la nuit du 26 au 27 avril, le temps vint à changer ; le thermomètre baissa sensiblement, et les habitants du Doctor's-House s'en aperçurent au froid qui se glissait sous leurs couvertures ; Altamont, de garde auprès du poêle, eut soin de ne pas laisser tomber le feu, et il dut l'alimenter abondamment pour maintenir la température intérieure à cinquante degrés au-dessus de zéro (-10 centig.). Ce refroidissement annonçait la fin de la tempête, et le docteur s'en réjouissait ; les occupations habituelles allaient être reprises, la chasse, les excursions, la reconnaissance des terres ; cela mettrait un terme à cette solitude désœuvrée, pendant laquelle les meilleurs caractères finissent par s'aigrir.

Le lendemain, le docteur quitta son lit de bonne heure, et se fraya un chemin à travers les glaces amoncelées jusqu'au cône du phare. Le vent avait sauté dans le nord ; l'atmosphère était pure ; de longues nappes blanches offraient au pied leur tapis ferme et résistant. Bientôt les cinq compagnons d'hivernage eurent quitté Doctor's-House ; leur premier soin fut de dégager la maison des masses glacées qui l'encombraient ; on ne s'y reconnaissait plus sur le plateau ; il eût été impossible d'y découvrir les vestiges d'une habitation ; la tempête, comblant les inégalités du terrain, avait tout nivelé ; le sol s'était exhaussé de quinze pieds, au moins. Il fallut procéder d'abord au déblayement des neiges, puis redonner à l'édifice une forme architecturale, raviver ses lignes engorgées et rétablir son aplomb. Rien ne fut plus facile d'ailleurs, et, après l'enlèvement des glaces, quelques coups de couteau à neige ramenèrent les murailles à leur épaisseur normale. Au bout de deux heures d'un travail soutenu, le fond de granit apparut ; l'accès des magasins de vivres et la poudrière redevint praticable. Mais comme, par ces climats incertains, un tel état de choses pouvait se reproduire d'un jour à l'autre, on refit une nouvelle provision de comestibles qui fut transportée dans la cuisine. Le besoin de viande fraîche se faisait

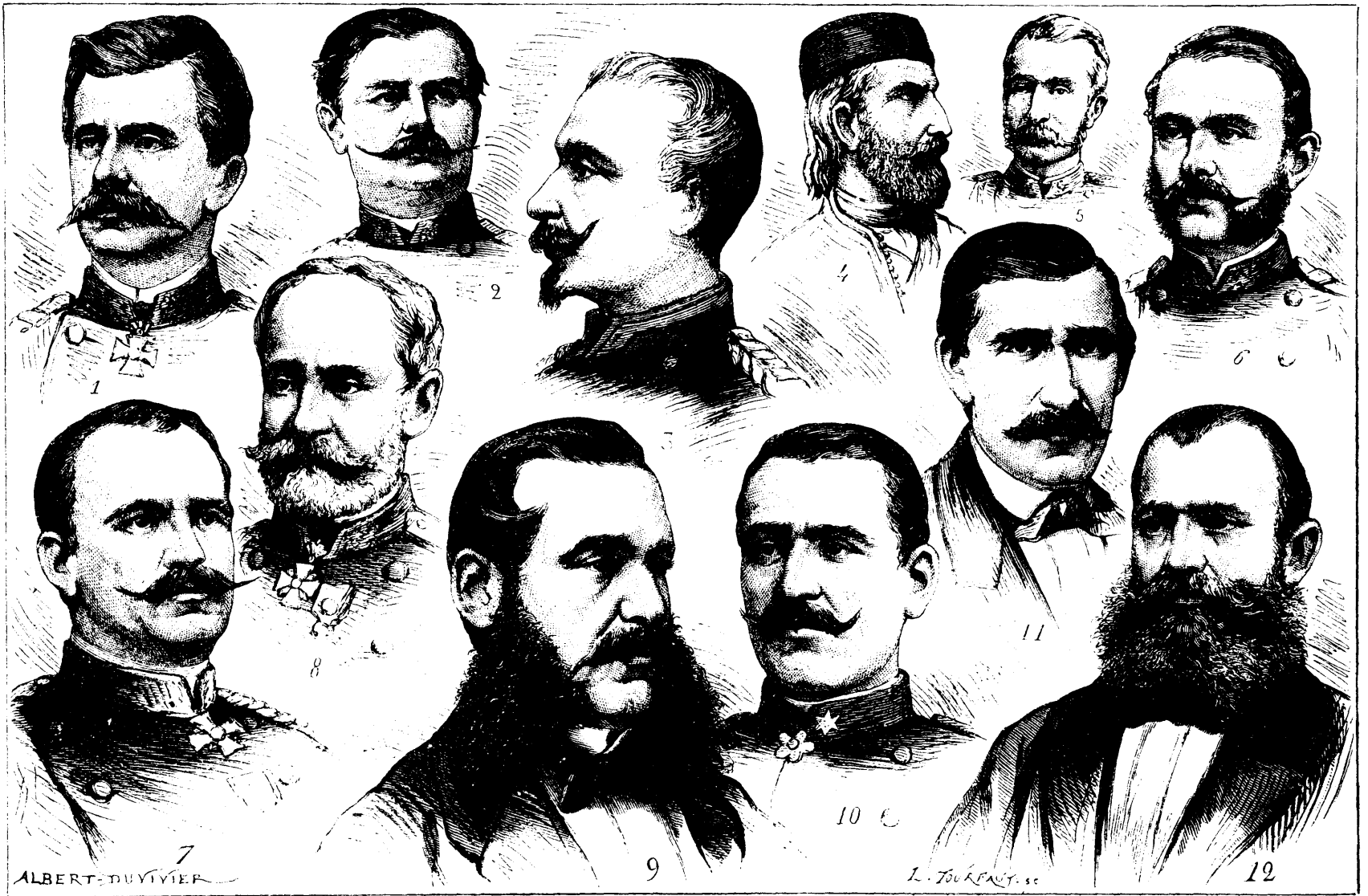
sentir à ces estomacs surexcités par les salaisons ; les chasseurs furent donc chargés de modifier le système échauffant d'alimentation, et ils se préparèrent à partir. Cependant, la fin d'avril n'amenait pas le printemps polaire, l'heure du renouvellement n'avait pas sonné ; les rayons du soleil, trop faibles encore, ne pouvaient fouiller ces plaines de neige et faire jaillir du sol les maigres produits de la flore boréale. On devait craindre que les animaux ne fussent rares, oiseaux ou quadrupèdes. Cependant un lièvre, quelques couples de ptarmigans, un jeune renard même, eussent figuré avec honneur sur la table de Doctor's-House, et les chasseurs résolurent de chasser avec acharnement tout ce qui passerait à portée de leur fusil. Le docteur, Altamont et Bell se chargèrent d'explorer le pays. Altamont, à en juger par ses habitudes, devait être un chasseur adroit et déterminé, un merveilleux tireur, bien qu'un peu vantard. Il fut donc de la partie, tout comme Duk, qui le valait dans son genre, en ayant l'avantage d'être moins habileur. Les trois compagnons d'aventure remontèrent par le cône de l'est et s'enfoncèrent au travers des immenses plaines blanches ; mais ils n'eurent pas besoin d'aller loin, car des traces nombreuses se montrèrent à moins de deux milles du fort ; de là, elles descendaient jusqu'au ri-

rivage de la baie Victoria, et paraissaient encercler le Fort-Providence de leurs cercles concentriques. Après avoir suivi ces piétinements avec curiosité, les chasseurs se regardèrent. "Eh bien ! dit le docteur, cela me semble clair. —Trop clair, répondit Bell ; ce sont des traces d'ours. —Un excellent gibier, répondit Altamont, mais qui ne paraît pêcher aujourd'hui par sa qualité. —Laquelle ? demanda le docteur. —L'abondance, répondit l'Américain. —Que voulez-vous dire ? reprit Bell. —Je veux dire qu'il y a là des traces de cinq ours parfaitement distincts, et cinq ours, c'est beaucoup pour cinq hommes ! —Etes-vous certain de ce que vous avancez ? dit le docteur. —Voyez et jugez par vous-même : voici une empreinte qui ne ressemble pas à cette autre ; les griffes de celles-ci sont plus écartées que les griffes de celles-là. Voici le pas d'un ours plus petit. Comparez bien, et vous trouverez dans un cercle restreint les traces de cinq animaux. —C'est évident, dit Bell, après avoir examiné attentivement. —Alors, fit le docteur, il ne faut pas faire de la bravoure inutile, mais au contraire se tenir



UN BATEAU PÊCHEUR DECHARGEANT SA CARGAISON DE HARENGS À BOULOGNE

Illustration de la Vieillesse



SERBES : 1. Colonel Iovanovitch. 2. Colonel Léchanine. 3. Général Tchernaieff. 4. L'Archimandrite Dutchich. 5. Lieut.-Col. Boutehovitch. 6. Colonel N. Jovanovitch. 7. Général Alimpitch.

8. Général Zach, décédé. 9. M. Ristich, prés. du Conseil des Ministres. 10. Colonel Nikolitch, Ministre de la guerre. 11. M. Grouitch, Ministre de la Justice. 12. M. Miloikovitch, Ministre de l'intérieur.



TURCS : 1. Tcherkiz-Abdy-Pacha, comm. des Tcherkess. 2. Rachid-Pacha, assassiné. 3. Mithad-Pacha, prés. du Conseil d'Etat. 4. Hussein-Arni-Pacha, assassiné. 5. Abdul-Kerim-Pacha, généralissime. 6. Suleiman-Pacha, commandant à Nisch. 7. Kaiserli-Ahmed-Pacha, ministre de la Marine.

8. Mahmoud-Pacha, commandant l'armée d'Albanie. 9. Ahmed-Moukhtar-Pacha, commandant la division de l'Herzégovine et Bosnie. 10. Dervich-Pacha, commandant à Novi-Bazar. 11. Savfet-Pacha, ministre des affaires étrangères.

SERBES ET TURCS AYANT JOUÉ UN ROLE DANS LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

(Suite et fin)

LE VER

Et que m'importe à moi que ta froide poussière
Frémisse au souffle du vent.
Se transformant en fleur aille aux pieds de ta mère
Porter son parfum odorant!

Dans ce sombre royaume
Dont moi seul suis le roi,
C'est toute entière à moi.
C'est mon bien, ma conquête!

Trop longtemps, sur la terre,
Il sème sous ses pas
Un sillon de misère
Qu'il ne soupçonne pas.

Moi, dans ce monde étrange
Qu'on nomme le tombeau,
Seul aujourd'hui je venge
Et la fleur et l'oiseau.

LE MORT
Spectres!... Enfer!... Damnés!... Réve-t-on dans la
Est-ce un cri du vautour dévorant la colombe (tombe?)

LE VER

Avec ton premier crime, ô Mort! je pris naissance.
Je suis presque aussi vieux que toi;
Tu m'appellais remords, ou bien la conscience.

LE MORT
Soumis comme un esclave à ta toute-puissance.
Pourquoi me frapes-tu, quand seul et sans défense
Je ne suis plus bon qu'à souffrir!

LE VER

Que t'avait fait l'oiseau, cette lyre qui chante
Un hymne doux et solennel?
Que t'avait fait la fleur, la fleur frêle et charmante
Refletant les splendeurs du ciel?

Et le vieux mort se tut. Phébé, la reine pâle,
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale.
Éclairait les trois morts de ses douces clartés;
Le chemin Saint-Louis était désert et morne;

LE MORT
C'est cadavre fêtré, rebut de la nature.
Bonne infecte où le Ver trouve sa nourriture.
Ce mort auquel le Ver disait: je suis le Roi!

LA LIBERTÉ DES CULTES AUX ÉTATS-UNIS.
La commission des écoles de cette ville refuse
Des permis de travail dans les manufactures,
Aux enfants qui fréquentent les écoles catholiques.

LITTÉRATURE CANADIENNE
Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXII

UNE DISTILLERIE CLANDESTINE

A l'époque où se passaient les événements que nous sommes en train de raconter, il y avait, sur la route de Charlesbourg, une singulière habitation.
C'était une vieille mesure tombant en ruine, lézardée sur toutes ses faces et laissant écroître une mousse verdâtre dans les interstices de ses pierres branlantes.

Cette maison de sinistre apparence avait dû appartenir autrefois à quelque riche bourgeois, à en juger par ses vastes dimensions et les vestiges d'élegance qui restaient de son architecture délabrée.
Mais, depuis de longues années, sans doute, son propriétaire l'avait abandonnée, car elle tombait de vétusté, sans qu'une main charitable songeât le moins du monde à entraver les ravages du temps.

La superstition populaire se disait que le sombre roi de l'abîme eût été là comme chez lui, au milieu des chouettes et des hiboux, à quelques pas d'un quartier célèbre en vols et en assassinats, non loin de la haute chaîne des Laurentides, où se trouvait probablement l'enfer.

Et les paysans, revenant du marché, qui passaient par là une fois la nuit tombée, faisaient prendre le grand trot à leur monture et se signaient formidablement, en face de la maison suspecte.

Même, plus d'un de ces braves Charlesbourgeois, que leur mauvaise étoile forçait à cheminer ainsi la nuit, affirmaient avoir vu d'étranges lumières danser derrière les carreaux crasseux de la mesure abandonnée, et entendu des cris encore plus étranges éveiller les échos d'alentour.

Il était donc évident que cette maison maudite était hantée, et servait de refuge à des légions de diabolins ou rupture de ban qui venaient y faire leur sabbat.

Il n'y avait, d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à regarder, au beau milieu des nuits les plus noires, l'épaisse fumée phosphorescente qui s'échappait de la haute cheminée.

Le bois dont se chauffent les chrétiens ne fait pas une fumée comme celle-là, une fumée pointillée de tisons brûlants et sentant le soufre à plein nez.

Donc, la vieille maison était hantée! Voyez-vous ça!... l'enfer ayant une succursale sur le bord d'une grande route, et aux portes d'une honnête ville, d'une respectable capitale!

Ah! Québec pouvait bien contempler, tous les dix ou vingt ans, le spectacle d'un de ses quartiers les plus populeux flambant comme une manufacture d'allumettes!

Cependant, malgré toutes ces preuves plus convaincantes les unes que les autres, en dépit des hurlements sinistres et des lumières dansant comme des feux-follets, nonobstant même la fumée noirâtre pointillée de tisons ardents, nous devons à la vérité historique de dire que les bons habitants de Charlesbourg se trompaient, que la maison mystérieuse n'était pas hantée!

Où, si l'on tient à ce qu'elle le fût, ce n'était pas par des démons folâtres, mais bien par une vieille femme inoffensive, n'ayant pour toute compagnie qu'un grand chien fauve, un gros chat noir et un... fils aux trois-quarts idiot.

Que faisait là ce quator disparaté? Ah! dame! c'est précisément la question que se posait inutilement, depuis longtemps, les gens timorés et à l'imagination plus superstitieuse que rusée.

Ceux-là seuls—et ils étaient en petit nombre—qui auraient été à même de répondre, se gardaient bien de le faire. Une indiscrétion de leur part eût pu les priver de l'avantage inappréciable de partager un secret important, et faire ouvrir les yeux à des autorités justement inflexibles.

Voici comment et pourquoi... La mesure sinistre servait de quartier-général à un certain nombre de jeunes gens qui y avaient installé une distillerie clandestine de whisky, dans le but de frauder la douane et de boire à bon marché.

La cave, haute et pavée, servait de laboratoire, et c'est là qu'était installé, sur un fourneau adossé à la cheminée, un alambic de gros ferblanc et le reste du matériel indispensable.

La vieille femme et son imbécile de fils étaient les seuls ouvriers de cette manufacture primitive. La mère distillait patates, grains et autres céréales, tandis que le fils entretenait le feu, coupait le bois et tirait l'eau d'un immense puits creusé dans un angle de la cave.

Il y avait bien aussi le chien et le chat, mais ces deux quadrupèdes n'étaient pas attachés directement à la distillerie. Tout au plus pouvait-on les considérer comme des comparses. Le premier veillait au salut commun, et le dernier gardait, d'une patte énergique, la matière première—les céréales—contre les rats et autres vermines de la même catégorie.

Le whisky de contrebande de cette distillerie au petit pied n'était certes pas de première qualité; mais on y ajoutait divers ingrédients savants qui en relevaient le goût; et, d'ailleurs, il coûtait si peu, grisait si bien et se fabriquait si vite, que les habitués n'avaient pas le droit de se montrer difficiles.

Depuis deux ans déjà, dans cette maison isolée sur la route de Charlesbourg, à deux pas de Québec, les céréales se transformaient ainsi en whisky, à la barbe des autorités du fisc, lorsque nous y pénétrons. C'est dans la soirée même où Gustave Després était transporté mourant chez le père Gaboury.

Il fait nuit. Les chouettes houloulent dans les lézardes de la muraille; les grenouilles coassent au sein du marécage voisin; le gros chat noir ronronne, accroché à la gouttière du toit, et le grand chien fauve, couché sur le perron de pierre de la mesure, fait semblant de dormir.

Entrons. Nous sommes dans une vaste salle où il n'y a pour tous meubles qu'une immense table de bois brut, flanquée de cinq ou six chaises boiteuses. Au fond de la pièce, dans un angle obscur, une gigantesque armoire s'adosse à la muraille, tandis que, tout près de là, se voit la porte entrouverte d'un cabinet noir.

Un feu de branches mortes flambe dans l'âtre d'une large cheminée, faisant mijouter à gros bouillons un pot-au-feu de lard salé.

La maîtresse du logis est là, tout près, surveillant la cuisson du succulent souper qui se prépare.

C'est une femme d'un âge incertain, mais, à coup sûr, plus près du crépuscule de sa vie que de son aurore. Une sorte de résille emprisonne sa chevelure grise et permet à la figure anguleuse, heurtée, de se détacher en vigueur... La bonne femme culotte tranquillement un brûle-gueule, pendant que, d'un genou distrait, elle bat la mesure de ses pensées.

Cette estimable contrebandière répond au doux nom de la mère Friponne—une petite appellation d'amitié qui lui vient de ses pratiques.

En face d'elle, et accoudé fantastiquement sur la grande table, se voit le digne rejeton de la mère Friponne. C'est un grand garçon d'un blond fade, efflanqué, boursoufflé, à l'œil atone, aux chairs flasques. Tout indique chez cet être dégradé l'abrutissement le plus complet.

A portée de sa main, sur la table, il y a une bouteille et une petite tasse de ferblanc. De temps à autre, le brave garçon se verse une rasade et l'avale—histoire d'apaiser sa faim, en attendant le souper qui retarde.

A un moment donné, la vieille retire son brûle-gueule de ses lèvres, arrête le mouvement cadacé de son genou, relève son nez pointu et apostrophe ainsi son aimable rejeton: "Ah! ça, vilain garnement, vas-tu bientôt cesser de boire? Tu es rendu à ton sixième verre depuis une demi-heure."

A laquelle apostrophe le vilain garnement répond d'une voix enrouée; "C'est pour empêcher le gosier de me racornir."

—Ivrogne! bois de l'eau. —L'eau m'est contraire. —Voyez-vous ça!... monsieur qui a des délicatesses d'estomac!

—Vous dites vrai, la mère; il n'y a que le whisky qui me désaltère. —Tu es brûlé, brûlé de la tignasse aux talons.

—Hé! c'est pour ça que je bois tant—pour jeter de l'eau sur le feu. —Tu n'es qu'une sale trogne, et tu me ruines. —Ah! pour ça, non: le whisky coûte trop bon marché ici.

—Bon marché... hum! il ne faut pas trop le dire... les policemen ont le nez fin... —Bah! je m'en moque, moi, de ces gens-là... et, pourvu que la grande chaudière ne crève pas...

—Ce n'est pas ça qui est à craindre, car elle est en ferblanc double. Il y a autre chose qui me chiffonne. —Quoi donc, la mère?

—C'est que nos pratiques nous laissent. Voilà plus de deux jours que personne n'est venu, et, pourtant, ça fait le deuxième baril que nous faisons.

—As pas peur, la mère... je les boirai, moi. —Ça nous rapportera un beau profit, vraiment. —C'est encore curieux, allez... —Tu es fou.

—Fou, le Simon à la mère Friponne?... Ah! que non. Tenez, vous allez voir. Faisons un marché.

—Radote tout seul et laisse-moi brasser ma fricassée. Et la bonne femme se leva, pour se livrer toute entière à cette importante opération.

Mais elle laissa bientôt tomber sa cuiller-à-pot, en entendant un bruit argentin auquel son oreille ne se trompait jamais.

Ce bruit était produit par la chute de plusieurs pièces de monnaie que Simon faisait trébucher sur la table.

La mère Friponne ne fit qu'un saut de la cheminée à son fils. Sans plus d'explications, elle saisit le pauvre garçon à la gorge et, lui montrant le poing resté libre: "Brigand! rugit-elle, tu m'as volée."

